

CONDITIONS FAVORISANT L'ÉMERGENCE DE NOUVEAUX CHERCHEURS

Claude N. Normand

Partant d'un point de vue très personnel, il sera question dans cette présentation des conditions qui ont favorisé mon émergence dans le monde de la recherche en déficience intellectuelle :

- premièrement, de l'opportunité d'emploi au département de psychoéducation et psychologie de l'Université du Québec en Outaouais;
- deuxièmement, de mon ouverture d'esprit et la diversité de mes expériences de recherche antérieures;
- troisièmement, de l'accueil de la communauté, et plus spécifiquement, du Pavillon du Parc (CRDI en Outaouais);
- finalement, des perspectives de financement internes et externes.

UNE OPPORTUNITÉ D'EMPLOI

À l'hiver 2004, l'Université du Québec en Outaouais annonçait deux postes de professeurs réguliers en psychoéducation. Le département ayant estimé avoir un grand besoin d'un expert en déficience intellectuelle, il recherchait des candidats dans le domaine de l'inadaptation psychosociale et celui de la déficience intellectuelle. J'ai postulé pour le poste en inadaptation psychosociale... mais on m'a offert le poste en déficience intellectuelle! Voilà donc un début d'émergence : il y avait une opportunité d'emploi alléchante. Un emploi qui exige non seulement de l'enseignement, mais aussi de la recherche, de la recherche et encore de la recherche.

En toute honnêteté, sans cette opportunité du genre « à prendre ou à laisser », je ne serais pas en train d'émerger en tant que chercheure dans le domaine de la déficience intellectuelle.

UN ESPRIT D'AVENTURE

Aventureuse de nature, mon curriculum vitae dressait le portrait d'une candidate en mesure de relever ce défi, quoique inattendu. Mon expérience de recherche des 15 dernières années couvrait des sujets variés, allant de la prévention du suicide à l'attachement maternel, en passant par le deuil, le tempérament des bébés, l'engagement des parents dans les programmes d'intervention précoce, le développement cognitif et l'adoption d'enfants atteints du syndrome d'alcoolisation foetale. Les méthodologies de recherche étaient aussi variées que mes échantillons et questions de recherche. Bref, j'avais plusieurs cordes à mon arc.

Cependant, diversifier ses expériences de recherche en cours de formation doctorale et post-doctorale, c'est une bonne chose pour qui sait bien gérer son temps et ses alliances. Entreprendre un nouveau programme de recherche en arrivant en poste, quand les enjeux sont plus grands (renouvellement de contrat, obtention de la permanence largement sur la base des productions de recherche) était un choix plus risqué. Il fallait donc une bonne dose d'optimisme et de confiance (pour ne pas dire de foi!) pour accepter de détourner mon attention et mes énergies de domaines connus, pour retourner à la case départ de la recension des écrits dans ce nouveau domaine, celui de la déficience intellectuelle. J'avoue que j'ai

longuement hésité avant de plonger. L'émergence d'un nouveau chercheur exigeait donc aussi, pour moi, l'émergence d'un nouveau domaine de recherche.

UN ACCUEIL CHALEUREUX

Un facteur déterminant dans ce plongeon, ce fut l'accueil du Pavillon du Parc. Effectivement, j'ai bien vite découvert que, pendant que je contempiais mon futur à partir de Montréal, en Outaouais, des gens travaillaient à me faire une place de choix en tant que chercheuse dans le milieu. Le Pavillon du Parc et le Département de psychoéducation valorisaient une collaboration où chaque partenaire trouverait son compte. Au plan de la formation des futurs psychoéducateurs, le Pavillon du Parc s'engageait à créer de nombreux postes, donc des ouvertures pour les gradués en psychoéducation de l'UQO. Très motivant pour la future professeure qui aura à enseigner le cours obligatoire sur la clientèle et les intervention en déficience intellectuelle aux futurs psychoéducateurs provenant de l'UQO. Au plan de la recherche, le directeur général du Pavillon du Parc partait convaincu que la recherche sur le terrain pourrait informer et améliorer la pratique.

Ici, j'ouvre une parenthèse pour dire que j'avais déjà connu deux expériences bien différentes de recherche sur le terrain. Dans un cas, cette expérience avait été un succès. Dans l'autre, un échec total. En fait, de qualifier cet échec de « total » est exagéré puisque j'en ai tout de même retiré un apprentissage très valable. De ce fameux échec, j'avais retenu la leçon suivante. Quand la recherche est perçue par les acteurs sur le terrain comme étant un fardeau, une tâche non seulement additionnelle mais inutile (Que des coûts anticipés, aucun bénéfice) qui leur est imposée sans consultation, choix ou consentement... les réunions se multiplient, aucune donnée n'est recueillie et les partenaires sont forcés d'abandonner car les fonds ont été drainés à l'usure du temps.

Or, comme je le mentionnais plus haut, le Pavillon du Parc avait, en partant, une vision positive de la recherche. Au lieu de n'y voir que des coûts et des

compromis, il y voyait des bénéfices pour ses intervenants, sa clientèle et peut-être aussi, pour son financement (rien de tel qu'une preuve scientifique pour justifier certaines demandes.) Alors, non seulement je n'ai pas eu à défoncer des portes, mais la porte de Monsieur Boyer, le directeur général du Pavillon du Parc, était grande ouverte... et en plus il m'offrait le lunch au restaurant pour discuter recherche! J'étais séduite.

Une autre rencontre déterminante, un autre acteur-clé sur mon parcours de recherche en déficience intellectuelle, ce fut mon introduction, dans le cadre d'un colloque du Pavillon du Parc, à Monsieur Daniel Boisvert. Qui dit mieux comme ambassadeur de la recherche en déficience intellectuelle? Lui qui reçoit sans doute des centaines de courriels par jour, s'est toujours rappelé de mon prénom, ne m'a jamais appelé « Monsieur » Normand, et il a, par la suite, toujours pris la peine de me répondre quand j'avais des questions. Il a été ni plus ni moins qu'un phare pour moi, en me faisant part entre autres, des congrès portant sur la déficience intellectuelle auxquels je devrais assister pour avoir un aperçu, et entrer dans le réseau des chercheurs dans ce domaine. D'ailleurs, il a été celui qui m'a présentée à Céline Mercier lors du Congrès de l'AIRHM. Je me suis sentie, et je me sens toujours, clairement redevable envers lui. Il m'a donné un bon coup de pouce accélérateur d'émergence, en fin de compte.

DU FINANCEMENT À COURT TERME

En dernier lieu, mais non le moindre, les perspectives de financement de la recherche en déficience intellectuelle ont eu leur rôle à jouer dans mon émergence. En effet, sans un appui financier concret à toutes ces bonnes intentions, à toute cette bonne volonté de faire de la recherche en déficience intellectuelle en Outaouais, il n'y aurait pas eu d'émergence possible; juste une triste stagnation et un probable découragement.

Bien sûr, les organismes subventionnaires comme le FQRSC, le FRSQ, le CRSH ou les IRSC sont ouverts à la recherche en déficience intellectuelle, mais leurs programmes sont excessivement

compétitifs. Il peut être particulièrement difficile pour les nouveaux chercheurs d'obtenir une part du gâteau dès leur embauche. De ce côté, j'avais déjà certains atouts (comprenez : publications), mais dans des domaines autres que la déficience intellectuelle.

C'est donc encore une fois ma rencontre avec Monsieur Boisvert qui m'a aidée à surmonter cet obstacle. Cette rencontre avait lieu quelques semaines avant mon entrée en fonction à l'UQO. En apprenant le contexte dans lequel le département de psychoéducation avait retenu mes services, il s'est bien vite empressé de me faire part de la possibilité d'être financée par le CNRIS dans le cadre du concours visant l'émergence de nouveaux chercheurs.

Comme dans un conte de fée, j'ai obtenu une subvention du CNRIS, après y avoir « compétitionné » en bonne et due forme. Effet boule de neige ou non, le Fonds Institutionnel de recherche de l'UQO a emboîté le pas, et je cumulais, dès ma première année de carrière, un outil indispensable à l'émergence et au maintien d'un nouveau chercheur en intégration sociale : de l'argent! Il n'est pas dit que si j'avais poursuivi mes recherches sur le deuil ou sur l'attachement mère-enfant j'aurais pu obtenir du financement de recherche aussi rapidement. Même que, les probabilités sont que je me serais retrouvée avec presque rien.

Or, cet argent va me permettre d'embaucher une assistante de recherche avec qui je vais pré-

expérimenter un projet que je vais soumettre au FQRSC et au CRSH l'année prochaine. Avec cet appui, le recrutement, la cueillette de données et les analyses vont se réaliser dans des délais plus courts que si j'avais été seule à tenter l'aventure! Et j'ose espérer (mais ceci est d'un optimisme effronté) avoir un article scientifique à soumettre sur la base des résultats de cette recherche avant de présenter mes demandes de subvention aux plus gros organismes subventionnaires à l'automne. Mon objectif, grâce à ce soutien financier, c'est de faire la preuve que je suis en train d'établir mon propre programme de recherche en déficience intellectuelle, parce que j'ai l'intérêt, les compétences et les appuis nécessaires pour entreprendre des projets de plus grande envergure dans ce domaine nouveau pour moi.

CONCLUSION

Je perçois mon émergence en tant que chercheure en intégration sociale un peu comme l'attribution d'un signe du zodiaque à la naissance. Je n'y suis presque pour rien! Tout dépendait de l'alignement des étoiles. Peut-être pas tout mais, tant dépendait de l'alignement des étoiles. Dans mon cas, ces étoiles ont été l'opportunité d'emploi dans le domaine de la déficience intellectuelle, les habiletés de recherche acquises, l'ouverture du milieu, et en ce sens, les rencontres de personnes-clé qui m'ont ouvert la porte et entraînée avec elles, et l'argent tombé du ciel au bon moment! Et voilà la fin de ma présentation, mais le début de mon histoire...